

UNE CONCEPTION ANTHROPOLOGIQUE DE LA LANGUE

Pierre FRATH

Université de Reims Champagne-Ardenne

Pierre.frath@aliceadsl.fr

<http://www.res-per-nomen.org>

Introduction

La linguistique moderne repose souvent sur la préséance du signifié sur le signifiant, ce qui l'amène tout à fait naturellement vers une conception individualiste de la langue comme instrument de la pensée : la parole serait l'expression de concepts qui la précèdent. Nous montrerons que ce présupposé provient d'une notion profondément ancrée dans la culture, celle de la société comme association d'individus qui serait apparue au cours de l'histoire de notre espèce. L'alternative à cette conception de la langue est de la considérer comme un milieu au même titre que les deux autres dans lesquels nous vivons, à savoir la nature et la société.

La langue comme outil de communication

Chaque nouvelle génération a tendance à considérer le passé comme révolu et à penser que ses propres idées lui viennent d'elle-même. Elle oublie qu'elles lui ont été largement transmises dès le berceau par la langue qu'on lui parle. On peut par exemple montrer aisément que les différences entre les protestants luthériens et les catholiques, qu'ils soient croyants ou non, reposent sur la notion de grâce développée par Martin Luther au XVI^e siècle. Pour les catholiques, le pécheur peut être sauvé par la confession et la repentance sincère, et il peut ainsi en quelque sorte « forcer » son entrée au paradis. Luther a argumenté que Dieu, étant tout-puissant, ne sauve les âmes que s'il veut bien, que si elles sont dotées d'une grâce qu'il leur attribue librement. Les protestants n'étant pas sûrs d'avoir la grâce ont tendance à essayer de faire au mieux et se sentent ainsi plus facilement responsables que les catholiques¹.

Il est surprenant que ces obscures notions théologiques aient une influence réelle sur les comportements cinq siècles plus tard. Mais qu'en est-il d'autres questions plus mondaines ? Quelles sont par exemple nos idées sur la langue transmises par la culture ? Pour le sens commun, la langue est avant tout un outil de communication : la pensée vient d'abord, et son expression ensuite. Et cette idée, qui semble frappée au coin du bon sens, se retrouve au cœur de la plupart des théories linguistiques², le plus souvent de manière implicite.

Mais d'où vient-elle ? Dans la Bible, notre humanité ne doit rien à la société, mais tout à la divinité qui nous a créés à son image. La société n'apparaît que tardivement, comme une sorte de punition après la découverte du Bien et du Mal par Adam et Eve, chassés ensuite du Jardin d'Éden et forcés de construire la société par leur travail en communiquant avec les autres. On retrouve une version laïque de cette idée dans la notion d'origine de la société. Les hommes se seraient regroupés à un moment de leur histoire pour des raisons pratiques. Avant cela, l'humanité aurait été composée d'individus, certes capables de forger des concepts, mais étant isolés, dénués du besoin de parler.

Impact sur la théorie linguistique

Le point de vue communicatif a eu un impact considérable sur la linguistique, largement négatif car essentiellement métaphysique malgré le recours parfois aux mathématiques ou à la logique. La notion de langue comme processus « codé » produit un dualisme philosophique irrémédiable. En effet, tout processus nécessite un déclenchement et une entité pour laquelle son résultat a un sens. Ce rôle est dévolu à l'esprit, la dénomination laïque de l'âme, le « fantôme dans la machine », aurait dit Ryle (1949). Par ailleurs, puisque le « code » repose sur un substrat biologique, on est amené à faire l'hypothèse d'opérateurs et d'opérandes présents dans le cerveau par nature : le génome humain équiperait nos

¹ Voir Frath 2019.

² Voir Frath 2020, où ces idées sont développées et abondamment illustrées.

cerveaux de contenus syntaxiques et sémantiques, d'où par exemple la notion chomskyenne de grammaire universelle et certaines hypothèses sur les universaux de langage. Or si le génome produit effectivement la *possibilité* du sens, sa réalité n'est pas à chercher dans la biologie mais dans les interactions entre les hommes. Les sciences humaines devraient prendre conscience de cette distinction et elles devraient étudier *le sens et la forme du sens*, et non les réduire à des mécanismes logico-biologiques, comme elles le font trop souvent.

Une alternative anthropologique et référentielle

Nous ne prétendons pas que les idées développées ici soient absolument originales. Elles sont déjà présentes notamment chez Saussure, qui, dans ses *Écrits de linguistique générale* (2002), parle du signe comme d'une « forme-sens » : la forme et le sens, « c'est la même chose », dit-il. Le signe n'est pas un signifié ET un signifiant, c'est-à-dire un concept (l'idée de *blanc* par exemple) ET une forme (le son de *blanc*), comme il est dit dans le *Cours de Linguistique générale* (1972). *Blanc* est d'emblée une « forme-sens », et non un sens dans une forme.

Nous avons utilisé cette notion pour développer une conception anthropologique de la langue comme milieu de vie, au même titre que la nature et la société³. La langue joue trois rôles principaux : *anthropologique* (elle est le lieu du lien entre les hommes, des valeurs, de l'éducation, de la doxa, de la conversation, du commérage, des lieux communs, des propos de comptoir, etc.), *référentiel* (elle est aussi le lieu du travail en commun, de la production, grâce à la capacité de certains mots à référer à des éléments de notre expérience humaine), et enfin *cognitif* (le lieu de la réflexion personnelle et de la créativité).

Si la langue permet effectivement de communiquer, ce n'est pas en raison de règles internes qui « encoderaient » des concepts, c'est parce qu'elle est avant tout un milieu dont les éléments anthropologiques, référentiels et cognitifs sont connus ou connaissables grâce à la langue.

Une grammaire phraséologique

Mais peut-on concevoir une langue sans règles internes ? On le peut en remplaçant d'une part la notion de mot par celle d'unités phraséologiques, des entités constituées de mots isolés ou de groupes de mots qui apparaissent dans des contextes forgés par l'usage⁴. Il faut d'autre part remplacer la notion de règles appliquées « verticalement » à la langue, par celle de colligations régulées « horizontalement » grâce à des habitudes acquises par l'exposition aux corpus d'usage⁵ et grâce à des relations sémantiques, souvent anaphoriques ou cataphoriques, parfois matérialisées par des marques de genre, de nombre, de temps, d'aspect, de rôle syntaxique, etc. Voici un exemple de Tesnière qui montre « le rétablissement des connexions non exprimées par des séquences [...] ». Ainsi dans le vers de Virgile *Tante molis erat Romanam condere gentem*, si la connexion s'établit aisément entre *Romanam* et *gentem*, bien que ces deux mots ne soient pas en séquence sur la chaîne parlée, c'est qu'ils ont tous deux la marque de l'accusatif féminin⁶. Dans l'exemple suivant, les deux parties de l'énoncé sont reliées par anaphore. « J'ai acheté une chemise et un pull, et Marie l'a trouvée très belle » ; personne ne sera surpris si on lui demande : « Elle n'a pas aimé le pull ? ». Notons que ces liens ne sont pas universaux. En anglais, la phrase « I've bought a shirt and a jumper and Mary liked it » permettra la question « What did she like? » mais pas « Didn't she like the jumper? ».

On le voit, le recours à des règles « verticales » n'est pas nécessaire pour expliquer la construction des phrases.

Conclusion

³ Frath 2020.

⁴ Nous les avons classées en trois catégories. Voir Frath & Gledhill et Gledhill & Frath dans la bibliographie. Pour une synthèse, voir Frath 2020, 3^e partie, chapitres 6 et 7.

⁵ Les notions de verticalité et d'horizontalité appliquées au langage nous viennent d'une thèse sur Wittgenstein soutenue par Gilliane Laurent (Laurent 2017).

⁶ Tesnière 1959 : 21, §6.

Une conception anthropologique et référentielle de la langue permettrait de penser la langue, non pas close sur elle-même, mais ouverte sur une expérience humaine qu'elle est en mesure d'accueillir, d'intégrer et d'exprimer. Cela permettrait sans doute de combler le fossé entre la linguistique théorique et la sociolinguistique.

Références

- Frath Pierre & Daval René, 2019, *Cogito versus ubuntu*, Sapientia Hominis, Reims.
- Frath Pierre, 2020, *Linguistique anthropologique et référentielle*, Sapientia Hominis, Reims.
- Frath Pierre & Gledhill Christopher, 2007, « Qu'est-ce qu'une unité phraséologique ? », in *La phraséologie dans tous ses états. Actes du Colloques Phraséologie 2005*. Bolly C., Klein J.R., Lamiroy B. (éds), *Cahiers de l'Institut linguistique de Louvain*, CILL 31.2-4 (2005), 11-25.
- Frath Pierre & Gledhill Christopher, 2005, « Free-Range Clusters or Frozen Chunks? Reference as a defining criterion for linguistic units », in *RANAM (Recherches Anglaises et Nord-Américaines)*, pp. 25-43, n° 38, 2005, Strasbourg.
- Gledhill Christopher & Frath Pierre, 2007, « Collocation, phrasème, dénomination : vers une théorie de la créativité phraséologique », *La Linguistique*, vol. 43, fasc. 1/2007.
- Gledhill Christopher & Frath Pierre, 2005a, « A Reference-based Theory of Phraseological Units, The Evidence of Fossils », in *Corpus Linguistics 2005, Vol. 1, no. 1*, Editors: Pernilla Danielsson and Martijn Wagenmakers, Birmingham.
- Gledhill Christopher & Frath Pierre, 2005b, « Une tournure peut en cacher une autre : l'innovation phraséologique dans *Trainspotting* », *Les Langues Modernes*, pp. 68-79, 3/2005
- Laurent Gilliane, 2017, *Jeux de lecture, jeux de langage : l'ubiquité de la pensée wittgensteinienne ou l'horizontalité contre la verticalité*. Thèse de doctorat soutenue à Reims le 31 mai 2017.
- Ryle Gilbert, 1949, *The Concept of Mind*. Hutchison, London.
- Saussure Ferdinand de, 2002, *Écrits de linguistique générale*, texte établi et édité par S. Bouquet et R. Engler, Gallimard, Paris.
- Saussure Ferdinand de, 1972, *Cours de linguistique générale*, édition Tullio de Mauro, Payot.